



Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

2 | 2005

Autour de Lucien Sebag

**Daniel Dubuisson, *Les sagesses de l'homme.
Bouddhisme-paganisme-spiritualite chretienne***

Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004, 264 p.

Marcello Massenzio



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/448>

DOI : 10.4000/gradhiva.448

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2005

Pagination : 154-156

ISBN : 2-915-133-10-7

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Marcello Massenzio, « Daniel Dubuisson, *Les sagesses de l'homme. Bouddhisme-paganisme-spiritualite chretienne* », *Gradhiva* [En ligne], 2 | 2005, mis en ligne le 10 décembre 2008, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/448> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gradhiva.448>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© musée du quai Branly

Daniel Dubuisson, *Les sagesses de l'homme. Bouddhisme-paganisme-spiritualite chretienne*

Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004, 264 p.

Marcello Massenzio

RÉFÉRENCE

Daniel Dubuisson, *Les sagesses de l'homme. Bouddhisme-paganisme-spiritualite chretienne*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004, 264 p.

- 1 La richesse d'un livre est souvent liée aux stimuli intellectuels qu'il propose au lecteur : ces stimuli incitent à la réflexion à propos de problématiques nouvelles, ébranlent parfois des convictions et, sur la base de nouveaux critères de jugement, ils permettent de porter un regard neuf sur des thématiques familières. De ce point de vue, l'ouvrage de Daniel Dubuisson apparaît comme extrêmement fécond. Il s'agit d'un livre qui affronte un objet à la fois complexe et fuyant (au moins en apparence), difficile à appréhender dans la multiplicité de ses implications. Le terme « sagesse » renvoie à un champ sémantique dont le facteur dominant est représenté par une forme particulière de *sapientia*, à la fois théorique et pratique, qui est le reflet d'une prise de conscience aiguë de la condition humaine considérée sous ses aspects les plus profonds et les plus cachés. Au moment même où cette *sapientia* se structure comme un *corpus* doctrinal, elle se concrétise dans un système cohérent de procédés techniques (du corps, de l'esprit, du souffle, de l'âme) qui permettent de soumettre à une discipline culturelle l'homme intérieur, son moi, sa conscience. L'objectif commun aux « sagesses », antiques et orientales (stoïcisme, bouddhisme, yoga), est de « discipliner, unifier, ordonner et apaiser la vie intérieure qui, sans elles, resterait soumises à de perpétuels troubles et perturbations » (p. 16). Dubuisson analyse avec subtilité ces différentes « sagesses » à travers leurs manifestations historiques respectives et, à la lumière de cet

examen comparatif, il tente de comprendre le sens ultime des principes abstraits et des règles de comportement qui délimitent le domaine de la spiritualité chrétienne.

- 2 Dans un tel contexte, la partie la plus intense de la réflexion critique porte sur un concept particulièrement complexe, l'« anima », qui deviendra le pivot de la vie intérieure de l'homme occidental au terme d'un parcours historique dont l'auteur retrace les étapes fondamentales.
- 3 Au-delà des diversités qui reflètent la variété des situations historiques, les fondements sur lesquels reposent toutes les sagesse renvoient à une manière identique de définir l'homme dans son essence la plus intime. Ce qui caractérise cet homme, ce n'est pas la stabilité garantie une fois pour toutes, mais la précarité, la fragilité intrinsèque qui l'expose perpétuellement à la crise, laquelle se concrétise par l'incapacité à maîtriser son propre moi. Une telle conception justifie l'importance que Dubuisson réserve au système anthropologique élaboré par Ernesto de Martino, historien des religions, ethnologue, théoricien de la culture parmi les plus remarquables dans le panorama européen contemporain, dont la renommée est croissante en France bien que certains de ses ouvrages les plus importants ne soient pas encore traduits en français. Partant de la philosophie de Martin Heidegger (et, en particulier, du concept clef de *Dasein*), De Martino a forgé la notion de « présence humaine », qui représente le noyau originel à partir duquel est développée une série de concepts fondamentaux : le moi, la conscience, la personne, l'âme. Le caractère distinctif de la présence, c'est-à-dire de l'« être au monde », est sa fragilité inhérente qui l'expose au risque permanent de ne plus « y être », de se perdre dans le monde au lieu de se poser face à lui. Il s'agit de ce que de Martino définit comme un « risque existentiel », risque que la culture est contrainte d'assumer et de résoudre puisque le processus de constitution de la présence humaine – en tant qu'entité distincte du monde externe et porteuse de sens – coïncide avec la fondation même de l'ordre culturel. Il s'ensuit que le phénomène de désagrégation de la présence implique une déstructuration qui concerne également le plan culturel. L'itinéraire spéculatif demartinien reflète l'évolution de sa pensée : dans un premier temps, correspondant au moment de la publication du *Monde magique* (1948), de Martino considère que cette condition de fragilité n'est une prérogative de la présence qu'à l'intérieur du monde magique, un monde qui comprend l'ensemble des civilisations dites primitives. Dans les ouvrages qui suivront, la crise de la présence acquerra une portée considérable et deviendra une constante de la condition humaine. Cet horizon qui s'élargit implique que la magie, mais aussi la religion, a pour fonction déterminante de prendre cette crise à sa charge et de permettre la réintégration de la présence humaine. Mais il y a plus : la nécessité de soumettre la crise existentielle à une discipline culturelle survit à la « mort » des religions ; d'où la problématique du symbolisme laïc. Laissons cependant de côté cette dernière question, à peine esquissée et qui nous éloigne du livre de Dubuisson ; celui-ci nous invite à la réflexion sur d'autres thèmes abordés par de Martino. Pour ce dernier, la magie et la religion sont des systèmes de techniques plutôt que des appareils doctrinaux ; l'une et l'autre ont pour but de protéger la présence menacée par le désordre, dans une position d'équilibre instable entre être et non-être. La particularité de ces techniques réside dans leur capacité d'agir sur deux versants complémentaires : au niveau intérieur du sujet et sur le plan des événements externes. Pour mieux comprendre ce phénomène, il est nécessaire de prendre en considération la technique la plus élémentaire, celle de la « déshistorisation religieuse »¹, qui équivaut à une forme de sagesse. La déshistorisation

intervient sur la présence, lui apprenant à se confronter avec la réalité non pas de manière directe, mais à travers la médiation du mythe. Les symboles mythiques, à leur tour, transforment les événements réels en les soustrayant au premier plan de l'histoire et en les proposant comme autant de répétitions de faits ayant déjà eu lieu et qui sont culturellement contrôlés : de cette manière, les événements – traumatiques, en particulier – perdent leur caractère de nouveauté qui plus que tout autre exerce un pouvoir perturbant. De Martino parle ici de la technique du « comme si », dont l'objectif est de maintenir l'unité de la présence menacée par la dispersion. À notre avis, cette conception demartinienne n'est pas opposée aux affirmations de Dubuisson relatives à la sagesse des cultures qui, à travers leur prise en charge de l'homme, s'inquiètent de répondre à « ses besoins, ses faiblesses, ses défaillances ». « Cette préoccupation – lit-on par la suite – nous semble plus essentielle et sans doute plus ancienne que celles que l'on nomme habituellement religieuses » (p. 17). Un exemple nous permettra sans doute de mieux comprendre le parallélisme existant entre ces deux auteurs. De Martino a interprété la lamentation funèbre comme une technique religieuse qui répond au besoin de compenser le déséquilibre intérieur provoqué par la mort d'un conjoint ou d'un être cher : il s'agit d'un rite qui adopte des gestes et des paroles aptes à discipliner les émotions les plus violentes afin de restituer sens et unité à la présence égarée dans l'angoisse de la mort. À son tour, le rite repose sur des représentations mythiques, déshistorifiées de la mort et qui atténuent la portée de l'événement funeste, le rendant acceptable, compatible avec la culture². Nous sommes d'accord avec Dubuisson lorsqu'il affirme que les cultures manifestent leur sagesse par le fait qu'elles ont « pour premier souci [...] la constitution et la préservation de l'homme, de son intégrité et de son équilibre intérieurs » (p. 17) ; mais les dispositifs religieux (et magiques) dont parle de Martino n'ont-ils pas la même finalité ? Nous nous sommes attardés sur cet aspect afin de pouvoir débattre de l'une des questions centrales abordées par Dubuisson, dont l'ouvrage exprime parfois une tendance à diminuer, dans l'absolu, la dimension du religieux. En ce sens, la conclusion est particulièrement indicative, lorsqu'il affirme que « “sagesse” et “religions” (ou “superstitions” ou “magies”, comme l'on voudra) s'opposent en tout point, comme s'oppose au silence recueilli des premières le bavardage des secondes » (p. 251). À notre avis, cette prise de position rappelle une polémique autrefois très vive, mais avec laquelle on peut aujourd'hui prendre des distances, puisque la science des religions a élaboré de nouveaux critères de jugement qui permettent d'évaluer la portée des religions en tant que produits culturels (voir plus avant). L'idée que la religion soit intrinsèquement « bavardage » se heurte à l'actuelle conscience critique du phénomène ; elle peut effectivement le *devenir*, se réduisant alors à un pur exercice de rhétorique redondant, sans finalités externes, une fois que, dans certaines civilisations et à des époques déterminées, elle a perdu sa fonction propre et dépassé sa « limite historique d'actualité », pour reprendre l'expression demartinienne. Un tel processus apparaît au sein de la civilisation occidentale, principalement à partir de la Réforme et de la Renaissance : d'un côté, il déterminera un état progressif de crise de la religion chrétienne et, de l'autre, la naissance et le développement de la pensée laïque, caractérisée dans un premier temps par une attitude de polémique exacerbée à l'égard de la religion en tant que telle. Toutefois, et précisément grâce au renforcement de la pensée laïque, on a d'abord assisté à une mise entre parenthèses de la polémique antireligieuse puis à l'élaboration de stratégies interprétatives inédites du phénomène religieux fondées sur la méthode comparative. En bref, de nouvelles disciplines ont vu

le jour, dans divers domaines, de l'histoire à l'anthropologie, de la sociologie à la philosophie, dont le but est de poser un regard détaché et sereinement critique sur les multiples aspects de la religion. Le regard de l'historien des religions mesure le sens et la vitalité des religions en fonction de la contribution qu'elles apportent au dépassement de la nature et à l'édification de l'ordre culturel : tout le patrimoine de pensées, de paroles, de gestes, de normes, de symboles, toute l'énergie intellectuelle déployée dans l'invention du surnaturel, tout cela répond à cette exigence humaine fondamentale. Ce qui caractérise la religion en tant que phénomène spécifique ne concerne pas d'abord le plan des finalités mais davantage celui des moyens utilisés dans le but de dépasser l'état de nature. Selon de Martino, avec qui nous sommes en plein accord, ces moyens reposent sur la technique de la déshistorisation ; celle-ci porte aussi à rééquilibrer la vie intérieure individuelle à travers l'utilisation savante des évocations mythiques, lesquelles font partie intégrante des représentations mentales collectives. En conclusion, et sur la base de ces présupposés, il me semble pouvoir affirmer que, par ses dispositifs symboliques de protection, ses détours, la religion appartient pleinement à cette « sagesse des cultures » décrite par Dubuisson : cette appartenance n'est jamais définitive et ne dure qu'autant que sa langue ne devient pas « langue morte ». Dans les limites de la construction théorique que nous suggérons, l'opposition religions/sagesse s'atténue – comme peut s'atténuer l'opposition entre les représentations anonymes et collectives et la dimension intime et personnelle – dès que l'on entreprend la recherche des liens pouvant rendre réciproquement nécessaires ces deux plans.

NOTES

1. Marcello Massenzio, *Sacré et identité ethnique*. Paris, Éditions de l'EHESS, 1999 : 44-48.
 2. De Martino, *Mort et lamentation funèbre*. Turin 1958, partiellement traduit en français par G. Charuty.
-

AUTEURS

MARCELLO MASSENZIO

m.massenzio@tiscali.it